

le noble artiste sait qu'il faut toujours revenir, pour y puiser la force et la vie — ses chers vieux maîtres d'Italie qu'il ne cesse pas d'adorer.



Au Cercle de l'Union interalliée, une exposition pathétique des peintures de M. Gilbert Bellan est tout entière consacrée au tableau de la France dévastée, peu à peu renaissant de ses ruines. M. Gilbert Bellan, visionnaire large et doué d'esprit synthétique, avait déjà entrepris de nous restituer les grands décors farouches du pays où se fit la guerre et les scènes bariolées de l'armistice. Sous le patronage du ministère des Beaux-Arts, ce vigoureux artiste s'est remis en route, et pendant un an, de Strasbourg à Dunkerque, — de la Somme aux Vosges ! — il a promené par tout l'ancien front sa curiosité passionnée, sa volonté têtue, son regard exact et consciencieux. Ces termes n'ont rien de péjoratif, appliqués au talent de M. Gilbert Bellan. Les trois cents pages qu'il a rapportées de sa pieuse randonnée, et dont il conviendrait sans doute d'empêcher la dispersion, car leur ensemble constitue un document de premier ordre, plus parlant que toutes les enquêtes et que beaucoup de livres trop systématiques, sur le martyre et la vitalité de nos provinces dévastées, ces trois cents pages, disons-nous, fixent un aspect passager de l'histoire de la terre de France ; et déjà beaucoup d'entre elles, exécutées en 1920, ne correspondent plus à la réalité d'aujourd'hui, puisque, grâce au labeur incessant des courageux habitants de ce sol ruiné, la vie a déjà victorieusement repris. Maurice Barrès, en préfaçant le beau catalogue de cette exposition, a bien exactement défini le caractère émouvant de l'œuvre de Gilbert Bellan : une œuvre toute consacrée au tableau de la résurrection, de la convalescence française. Bellan a tout vu : Arras, Reims, Saint-Quentin détruits ; les mines de Lens ravagées ; les champs pelleversés où l'on s'est battu ; et la voie sacrée de Verdun, et le Mort-Homme, et le chemin des Dames.. Le premier mérite du peintre, outre cette exacte valeur de documentation que nous avons dite, consiste à nos yeux dans cet intense pouvoir de suggestion et de souvenir qu'il a su imprimer à la description de ces lieux balayés par la tempête, et plus encore peut-être dans la manière avec laquelle il les a décrits : il a su être profondément émouvant sans aucun artificiel recours à la rhétorique, sans fausse éloquence, sans appel tricheur à la sensibilité facile qui s'attache naturellement aux sujets traités. Il y a même eu, de sa part, une discrétion remarquable, un tact et une pudeur de sentiment que nous ne saurons assez louer ; et il est même juste de dire que la chose était difficile. Voyez, par exemple, la *Procession à Notre-Dame de Lorette* : page superbe, pleine de sens et de religiosité profonde, magnifique évocation du culte anonyme rendu aux morts par une foule sans visage.

Quelques compositions de M. Bellan, qui figurent des gares, des mines, des crassiers, parlent moins à l'imagination et, sauf qu'elles évoquent parfois Brangwyn et Verhaeren, appartiennent davantage au document. Mais la plus grande partie des autres ont un mérite particulier — c'est le second mérite de M. Bellan — qui est de superposer à la valeur historique du sujet la valeur esthétique de l'exécution. Observateur et chroniqueur, M. Gilbert Bellan est encore et surtout un paysagiste habile à saisir solidement le caractère vrai des lieux par lui examinés et peints. Telles de ses pages — Dunkerque, le

grouillant marché et la fête de nuit sur la place d'Arras, l'arrivée du train de Paris dans la gare en reconstruction, la vue de Château-Thierry, le beffroi d'Ypres au clair de lune, les étangs d'Aveluy, le sinistre désert du chemin des Dames sont, au seul point de vue artistique, des morceaux de tout premier ordre, animés de cette vie secrète que l'art seul peut communiquer à ce qu'il touche. Ces documents sont humains et vivants. Ils ne montrent pas seulement des ruines, des paysages morts. Dans cette ruine, dans cette mort, un ferment travaille, nourri et soutenu par la volonté des hommes au grand cœur, aidé par la nature maternelle, experte à cicatrifier les plaies les plus profondes. C'est cela que M. Gilbert Bellan a su voir d'un œil attentif et noter d'un pinceau adroit. Sur une large mise en place au fusain, il use d'une combinaison d'aquarelle et de gouache, plus moelleuse que l'huile, qui convient très heureusement à ses notations dont une précision plus poussée eût inutilement accentué la cruauté. Nous n'aimons pas qu'on nous dise tout : l'attrait de l'art est dans son pouvoir de suggestion. Les peintures de M. Gilbert Bellan ont ce pouvoir-là. Mais c'est au spectateur qu'il appartient de l'utiliser, pour être pleinement ému, c'est-à-dire content.



M. Pedro Figari était inconnu à Paris il y a huit jours. Et, dans le monde des amateurs, il est désormais célèbre. Cet avocat uruguayen, brusquement né à la peinture il y a cinq ou six ans, nous apporte (galerie Druet) une extraordinaire série de scènes populaires de l'Amérique du Sud, chargées d'une couleur chatoyante et charmante, pétillantes d'esprit et de gaieté, exprimées avec un art accompli. Ce sont des négrières, cent tableaux de la vie créole, des danses et des mascarades dans des faubourgs montevidiéens et les patios campagnards : une bacchante de tons crus, jaunes, verts, roses, vermillons, sous des ciels de lapis, parmi lesquels tranche le noir des visages et des hauts chignons relevés par des peignes d'écaïlle ; un trémoussement d'enfants lâchés au son des banjos et des tambourins. C'est peint dans une matière extrêmement savoureuse, onctueuse et mate comme la joue des quarteronnes, veloutée de poudre de riz. Et par le style, nerveux, trépidant, accentué comme certaines pages de Goya — avec, parfois, une parenté vague avec notre Daumier et notre Guys. Nous avons goûté à cette exposition et à la découverte de ce peintre un plaisir très vif, et nous prenons la liberté de le recommander aux personnes qui n'ont pas l'œil triste.

Emile HENRIOT.



Les Arts appliqués

Les Arts appliqués au Salon d'automne

Si l'on pouvait douter du succès de l'art français à l'Exposition internationale de 1925, le superbe effort de nos décorateurs, au Salon d'Automne, serait de nature à rassurer les plus timorés. Bien plus, si la manifestation n'est pas dès à présent internationale, le nombre des exposants étrangers — Danois, Hollandais, Belges, Japonais, Tchécoslovaques, Norvégiens — représentés au